

L'ÉCRITURE

L'Écriture libère la vie que mille plis de souffrance ont fini par ensevelir, invente des passages là où nous sommes ceints de murailles, nous envoie vivre et dans cet élan seulement nous réalisons à quel point nous y avons renoncé. L'Écriture révèle la vie et le fait si impérieusement que ce dévoilement nous convoque et nous rend soudain capables d'y répondre, et nous trouve soudain déjà levés.

C'est-à-dire : l'Écriture fait en nous comme Jésus avec ceux qu'il rencontrait. Elle fait en nous : « Va ! »

Alors pourquoi croyons-nous qu'il nous faille, avant de la lire et pour être rendus à la vie, d'abord pouvoir répondre « oui » à la question « crois-tu en Dieu ? » Jamais Jésus n'a réclamé à personne de rendre compte de sa foi, ni avant ni après l'avoir rencontré, ni avant ni après l'avoir guéri, ni avant ni après l'avoir sauvé. C'est arrivé qu'il s'émerveille de la foi de quelqu'un et ce n'était jamais celui qu'on aurait pu croire – celui du dedans de la norme religieuse ou d'un quelconque sérail, et ce n'était jamais non plus exactement ce que nous aurions pensé être la foi.

Nous pourrions aller voir ce qui se passe quand nous ouvrons tout de suite l'Écriture, quand nous n'avons pas réglé le compte de cette question de « croire en Dieu » et que même nous n'avons pas l'intention de le régler, ni aujourd'hui ni demain, que cela nous paraît une très mauvaise question ou que tout simplement elle nous tombe des mains, ou que la vie, plus probablement, nous appelle ailleurs, à d'autres questions qui nous semblent autrement vivantes.

Ouvrir l'Écriture pour apprendre à aimer, puisque c'est à cela qu'Il nous appelle.

Comme longuement le fait Erri De Luca. Lire et laisser pour plus tard ou pour jamais la question de croire. Lire les lettres, lire les mots, lire avec attention et sans intention, lire par tout petits morceaux comme on découpe les aliments pour mieux les goûter et pour mieux entendre sa faim. Goûter et connaître sa faim. Laisser le sens nous arriver quand c'est son moment, comme un événement dont nous ne sommes pas la source. Le laisser nous saisir, nous secouer, nous étreindre, le laisser nous exiler de nous-mêmes et inventer exactement dans le même temps un abri pour nos solitudes muettes, et leur tisser une langue. Pour le peuple d'Israël en exil, l'Écriture devient comme une « patrie portative », écrit Einrich Heine. Laisser l'Écriture un instant ouvrir le ciel et la terre à nos vies déportées et enfin nous secourir.

« Je ne parle qu'une langue et ce n'est pas la mienne » : j'entends cette phrase à la radio, et elle met à nu une douleur que j'héberge, moi qui ne suis ni émigrée ni fille d'émigré, comme l'est l'auteur de cette phrase. Lire l'Écriture pour arriver dans le pays que je reconnâtrai enfin, qui sera le mien, où je pourrais dire : « C'est chez moi. »

Et écrire pour parler enfin cette langue mienne que j'ignore.